

De la Shoah au génocide des Héréros, en passant par Daech, l'Arabie saoudite et l'Algérie

Anouar Benmalek
(*El Watan*, 26 juin 2016)

Parce qu'il y a un écrivain d'une part, parce qu'il y a un lecteur d'autre part, la littérature est, par définition même, une tentative de dialogue, vaine plus souvent qu'à son tour, désespérée parfois. Elle est dialogue avec nous-mêmes bien sûr ; avec également ceux que nous concevons comme les « autres » ; et, en combinant les deux, avec ces « autres nous-mêmes » que nous faisons mine d'ignorer, ainsi que c'est le cas dans le monde arabe, ces identités diverses pourtant elles aussi composantes essentielles de notre être au monde, mais dissimulées, mais réduites au silence, mais encagées par la force du « nous-mêmes » officiel.

Dans mon propos sur l'enchaînement d'événements « para-littéraires » m'ayant conduit à l'écriture de *Fils du Shéol*, des mots reviendront à plusieurs reprises : arabe, écrivain, censure, terrorisme, Shoah, génocide, Namibie, Hereros...

Commençons par le mot « arabe », si chargé politiquement à présent qu'il équivaut presque à une insulte dans la bouche de certains. Décrivons, par quelques exemples personnels, ce que peut signifier parfois le fait d'être ce qu'on appelle un « écrivain arabe » ou, plus exactement, un écrivain issu d'un monde en réalité protéiforme, mais qu'une certaine pensée simpliste caricature violemment en le réduisant à une seule « ethnie », à une seule « langue », à une seule « religion ». Or quoi de plus profondément divers que cette région de la planète qui va de l'océan Atlantique à l'océan Indien et autres mers et golfes chauds (dans tous les sens du terme : climatique et politique) ? Prenez les religions, par exemple, qui sont parfois si exclusives qu'elles servent de définition à des « ethnies ». Vous avez certes l'islam, religion de la majeure partie des habitants de ce monde, mais déjà lui-même divisé en versions chiites (avec deux sous-catégories : septuagintaire et duodécimaine) et sunnites (avec ses quatre grandes interprétations juridiques). Le mot « divisé » est ici un euphémisme, tant les différences culturelles et cultuelles sont importantes entre ces deux visions de l'islam et se traduisent, dans les moments de tension politique, par des confrontations militaires meurtrières.

Mais les religions, dans le monde prétendument unifié rigidement par l'islam, ne se limitent pas, loin de là, à cet islam. Tout le monde a en tête, bien sûr, les Coptes d'Égypte ou les Juifs de Tunisie, du Maroc et d'autres pays de la région. Avec un peu d'effort, on peut se souvenir des Druzes qui croient en la réincarnation et dont la religion, complexe, inclut même des éléments pythagoriciens. Mais qui sait qu'en Irak, particulièrement le long des cours inférieurs du Tigre et de l'Euphrate et près du Chatt-el-Arab, se trouvent encore des croyants d'une des plus anciennes et mystérieuses religions du monde, celle des Mandéens qui croient à un ciel appelé *Monde de Lumière*, professent l'existence d'un esprit du mal, féminin, appelé Ruha et assurent que les bébés morts avant d'être baptisés dans l'eau seront portés pour l'éternité par des arbres portant des fruits ressemblant aux seins de leurs mères ? Qui avait entendu parler des Yézidis du mont Sinjar avant les massacres génocidaires commis contre

eux par les bourreaux de Daech ? Pour eux, un Dieu unique a créé le monde, mais n'en est pas le conservateur, cette tâche ayant été déléguée aux sept anges dont le plus important, Malek Taous, l'ange-Paon, est à la fois une émanation et un serviteur du Tout-Puissant.

Un dernier exemple est celui, à peine croyable, des Samaritains— oui, ceux de la Bible ! Ils appartiennent à l'une des populations les plus petites du monde (environ 700 individus, partagés à parts égales entre la Cisjordanie et Israël) mais dotée d'une des plus anciennes histoires écrites attestées : bien que leur religion soit fondée sur le Pentateuque, ils ne se donnent pas le nom de Juifs, mais celui d'Hébreux, vénèrent le Mont Gerizim à la place du Mont Sinaï et considèrent le Temple Juif de Jérusalem comme une innovation impie du roi David !

Remarquons que je me contente de ne parler que du monde dit arabo-musulman. Je ne citerai pas, pour aller plus vite, les religions autres que musulmanes de l'Iran puisque celui-ci n'est pas arabe (contrairement à ce que beaucoup croient). Il faudrait alors citer, entre autres cultes, les Zoroastriens dont il reste moins d'une centaine de familles en Iran, sur un total de cent milles croyants de par le monde...

La même diversité, peut-être plus importante encore, existe pour les langues. Allez dire à un Kurde de Syrie, un Berbère d'Algérie ou du Maroc, un Arménien d'Irak, un Turcophone de Syrie, que leur langue nationale est l'arabe ! Pire, même en ce qui concerne l'arabe, il faut distinguer l'arabe dit classique (celui, disons, des journaux) et ses versions dialectales qui sont si différentes parfois que deux locuteurs situés chacun aux extrémités de ce monde arabe auront beaucoup de mal à se comprendre s'ils ne s'expriment que dans les versions dialectales propres à leurs pays.

L'unicité tant vantée des croyances et de la langue de ce monde arabo-musulman n'est donc qu'un mythe ou plutôt un fantasme bien utile pour les pouvoirs de toutes obédiences qui voudraient imposer un même moule de pensée politico-religieux à des centaines de millions de personnes ! Mais cette situation de diversité *de facto* n'est-elle pas, en réalité, une situation tout à fait normale et prévisible si l'on considère l'immensité de la région dont nous discutons ? Imaginerait-on, en effet, une langue unique utilisée par tous les Européens, fussent-ils Espagnols, Suédois ou Allemands ?

Mais il y a un domaine où, malgré tout, cette unicité existe : c'est celle de la façon dont les différents régimes politiques traitent leurs populations respectives. Tous les types de régimes existent dans cette partie du monde : monarchies, républiques, émirats, mélanges audacieux et incestueux des systèmes précédents, tels que les républiques monarchiques *de facto*. Ajoutons, pour l'exotisme, le cas algérien où le devant officiel de la scène politique est occupé par un président le plus souvent en salle de soins intensifs, tandis qu'un cabinet noir exerce la réalité du pouvoir... Cette diversité de façade des pouvoirs n'empêche pas que tous ces pays (tous !) agissent semblablement avec leurs peuples : mépris, répression, censure des médias, intolérance extrême, militarisation de la société, répression policière, prédation des biens publics, corruption à tous les niveaux, élections truquées (quand il y en a), etc.

Reconnaissons cependant que certains pays arabes réussissent mieux que d'autres dans l'art de faire oublier leurs turpitudes : l'Arabie saoudite (*un Daech qui a réussi*) et le Qatar (un État coffre-fort corrompé et fournisseur de moyens financiers aux groupes islamistes radicaux) ont plus d'alliés occidentaux que la Syrie du dictateur Bachar El Assad, fils de son père, le maître dictateur de fer et de sang, Hafed El Assad...

Comment donc se débrouille un simple citoyen, s'il prétend quand même faire œuvre d'écrivain dans ces conditions ? Eh bien, il aura d'abord à faire connaissance avec cette institution consubstantielle de toutes les dictatures et sociétés arabes, la censure, qu'elle soit d'ordre politique, religieuse ou sociale. La liberté de l'écrivain et de l'artiste en général y reste tributaire d'un axiome que les pouvoirs politico-religieux résument ainsi : « Je ne suis disposé à t'accorder la liberté d'expression que si tu prends l'engagement, sous peine des conséquences les plus redoutables, d'être toujours d'accord avec moi ! »

Mon premier exemple est presque amusant quand j'y repense. Je revenais de Kiev (Ukraine) où j'avais soutenu une thèse de doctorat en mathématiques et j'avais réussi rapidement à publier en Algérie un premier roman, « Ludmila », chez une maison d'édition gouvernementale, roman qui racontait les tribulations d'un étudiant étranger portant un regard critique sur la société soviétique. L'URSS existait encore et était dirigée par un certain Gorbatchev. Quelques jours après sa parution en Algérie, le livre était retiré de toutes les librairies du pays, à la suite de fortes pressions de l'ambassade d'URSS à Alger. Le propre directeur de la maison d'édition gouvernementale qui m'avait publié s'est cru obligé d'écrire ensuite dans la presse algérienne un article de repentance (à la chinoise) m'accusant d'avoir écrit un livre qui portait atteinte, selon ses propres mots, aux « intérêts diplomatiques suprêmes de l'Algérie » ! Vous imaginez : moi, simple étudiant à l'époque... N'oubliez pas que c'est sa propre maison qui l'avait édité ! Un diplomate qui était en poste à Moscou à l'époque de la publication du roman à Alger m'a expliqué récemment que le gouvernement soviétique, partant de l'idée « raisonnable » que la liberté d'édition n'existait pas en Algérie et que, par conséquent, toute publication étatique n'y pouvait exister qu'avec l'aval des autorités algériennes, en avait déduit que mon roman était en réalité le signal inquiétant d'un imminent éloignement de l'Algérie de ses alliances géostratégiques traditionnelles...

Ma deuxième grande surprise en matière de censure a été la censure « socio-islamiste ». Ce n'est pas vraiment l'adjectif qu'il convient, mais je le garderai faute de mieux. J'avais publié en France un roman sur les Morisques d'Espagne, ces musulmans forcés de se convertir à la religion catholique après la chute de Grenade en 1492. Comme les Marranes, la plupart des Morisques continueront de croire à leur ancienne foi dans le secret de leurs cœurs, malgré le risque d'être brûlé vifs si l'Inquisition le découvrait. Au début du 17^{ème} siècle, la couronne d'Espagne décida d'expulser tous les descendants de Morisques : ce sera la première déportation d'État de l'histoire moderne. Le but de mon livre était, entre autres, de rendre hommage à la tragédie de ces Morisques oubliés par l'Histoire, encore trop musulmans pour les Chrétiens d'Espagne, encore trop chrétiens pour les Musulmans d'Afrique du Nord qui, souvent, les accueillirent mal après leur déportation. Les ennuis de ce livre en Algérie commencèrent avec les employés de la maison d'édition locale qui devait publier la version algérienne d'*Ô Maria* : ceux-ci menacèrent de démissionner en bloc si leur maison d'édition

honorait le contrat signé et maintenait la publication de mon livre. Puis certains employés encore plus zélés envoyèrent le fichier du roman à la presse en soulignant ce qui leur apparaissait comme blasphématoire...

Cette époque de ma vie qui a suivi la publication d'*Ô Maria* a été très difficile à vivre. Après une campagne de dénonciations haineuses de mon livre en Algérie, reprise comme une trainée de poudre partout dans le monde arabe par des journalistes n'ayant pas lu une ligne de mon livre (et pour cause, celui-ci n'ayant pas été traduit en arabe), une condamnation à mort avait été lancée à mon encontre par un groupe terroriste. Sur les conseils des services de sécurité français, ma famille et moi avons dû quitter le domicile familial (Notons au passage qu'il a fallu expliquer à mon jeune fils pourquoi nous quittons la maison : des problèmes de plomberie, ce qui l'avait ravi puisque cela voulait dire ne plus aller à l'école pendant quelques jours...).

Ah, vous vous retrouvez bien seuls en pareille circonstance... comme tant d'autres intellectuels à travers le monde arabe. Mais bon, tout cela est d'une terrible et féroce banalité dans cette région du monde dominée par l'idéologie et la peur des fanatiques de tout poil : vous pouvez être condamné à mille coups de fouets pour avoir osé émettre une opinion modérée sur l'égalité des religions ; vous pouvez être décapité sur la place publique, au choix, par un État membre de l'ONU parce que vous êtes un opposant politique, ou par un groupe terroriste parce que vous dirigez un département d'antiquités romaines ; vous pouvez être fusillé parce que vous n'avez pas répondu correctement à une banale question de théologie à un barrage routier ; vous pouvez être égorgés en groupe parce que vous appartenez à une autre religion ; vous pouvez être vendue comme esclave enfant à des combattants qui prendront d'abord la précaution de prier dévotement avant de vous violer, etc.

Tout cela sans provoquer d'indignations massives, sans que des foules scandalisées ne sortent dans les rues de toutes les villes arabes pour clamer : pas en notre nom !

Alors, pour les écrivains de cette région, il ne reste plus qu'une seule issue honorable : celle de s'obstiner à écrire puisque tout leur serait dorénavant interdit. Mais signalons au passage qu'il y a aussi, pour moi et pour beaucoup d'autres personnes issues de cette région du monde qui va de l'Atlantique au Golfe persique, des raisons d'espérer importantes dans ce monde d'obscurité. N'oublions pas, et ce n'est pas contradictoire avec ce que j'ai déjà dit, n'oublions jamais ces multitudes d'individus dans ce monde arabe qui persistent, au prix de leurs vies, à résister courageusement à l'oppression tant des régimes corrompus que des milices terroristes, alors que tout devrait les inciter à l'abandon et au désespoir le plus absolu.

Nous devons lire les poètes et les romanciers libres de ce monde arabe qui risquent littéralement leurs vies pour un mot de travers. Nous ne soutenons pas assez ces écrivains, ces journalistes ou ces blogueurs condamnés au fouet et à de longues années de prison par des régimes théocratiques. Nous restons trop souvent muets face à la puissance de l'argent du Golfe, Arabie saoudite en tête, et de sa propagande intégriste.

Qu'on ne se méprenne pas sur mes propos : je parle du monde arabe avec colère parce que j'aime passionnément ce monde, celui de mon père et de ma mère et des années les plus

importantes de ma vie, celles qui vous forment au plus profond de vous-même. Une tristesse infinie me prend quand je réalise l'état de destruction, de chaos et de haine du monde arabe actuel. L'Irak, diverse dans ses croyances et ses cultures, héritière de la brillante civilisation des Abbassides, a peut-être fini d'exister. Entre terrorisme abject et cruelle dictature, la grande Syrie avec ses centaines de milliers de morts est en voie de balkanisation définitive. Que dire alors du petit Yémen, écrasé par l'affrontement entre les armées d'une coalition brutalement menée par l'Arabie saoudite et des Houthis au service de l'Iran ? L'intolérance absolue introduite par les mouvements terroristes à vision messianique du type de Daech tente d'ensauvager de manière uniforme une région dont la caractéristique capitale (et souvent dissimulée) a été d'abord, comme j'ai essayé de le montrer, la pluralité culturelle, langagière, ethnique et religieuse.

Venons maintenant à ce qui fait l'objet du cœur de ce texte : *Fils du Shéol*. La presse occidentale et arabe a dit de cet ouvrage que c'était le premier roman « arabe » sur la Shoah, en omettant systématiquement (cela est significatif aussi d'un certain racisme inconscient) de noter que *Fils du Shéol* se veut aussi le premier ouvrage de fiction (et pas seulement au niveau du monde arabe) à traiter d'un autre génocide, totalement méconnu, celui des Hereros.

J'ai toujours été passionné par ce type de littérature décrivant la confrontation terrible, parfois mortelle, toujours révélatrice, qui met aux prises des personnages « ordinaires » avec la grande broyeuse de l'Histoire. Dans mes romans, j'ai débuté évidemment par ce que je connaissais le mieux, l'Algérie, sa guerre d'indépendance, le vol de la démocratie par le pouvoir militaire, suivi par la terreur islamiste et ses deux cents milles morts ; puis de fil en aiguille, le Moyen-Orient avec ses interminables et désespérants conflits, l'Andalousie et la déportation des Morisques. Je suis même allé en Tasmanie pour évoquer le génocide « réussi » des Aborigènes de cette île australienne à la fin du 19ème siècle.

Dans mes romans, je me rends compte au fond que j'ai essayé sans relâche, plus ou moins consciemment, de répondre à l'interrogation qui nous taraude tous à certains moments : « Qu'aurais-je fait si... ? Que ferais-je si... ? »

Qu'aurais-je fait, par exemple, si j'avais été torturé pendant la guerre d'Algérie par l'armée française dans les années cinquante... ou par l'armée algérienne dans les années quatre-vingts ? Qu'aurais fait si j'étais tombé entre les mains d'un groupe terroriste algérien ? Qu'aurais-je fait si j'avais été le dernier aborigène de Tasmanie à la suite des massacres perpétrés par les colons anglo-saxons, etc. ?

À chacune de ces interrogations, j'ai tenté de répondre par un roman.

La question, qui allait mener à *Fils du Shéol*, s'est finalement imposée à moi avec une telle force que j'ai décidé de tenter d'y répondre, dans la mesure de mes moyens, et au moins partiellement : « Qu'aurais-je fait si j'avais été un Allemand juif, pris, ainsi que toute ma famille, dans les mâchoires de l'appareil nazi, en route vers les chambres à gaz ou, pire, destiné à devenir un esclave membre des *Sonderkommandos*, condamné à enfourner ses propres coreligionnaires dans les fours crématoires, avant d'y être précipité à son tour ? »

J'avais déjà lu et vu un nombre important de livres et de films sur la Shoah, j'en ai encore lu et vu des dizaines au cours de l'écriture de ce livre pour finalement m'en tenir à une unique ligne de conduite : raconter le seul point de vue d'une famille « ordinaire » de Juifs berlinois, ni plus ni moins héroïques que d'autres et n'ayant pas plus d'informations sur la suite des événements que n'importe quel citoyen banal du Troisième Reich.

Des appréhensions, j'en ai eu mon lot, bien sûr, mais ce n'était pas parce que j'étais probablement le premier « Arabe » ou plutôt « Arabo-Berbère » à consacrer un ouvrage de fiction à la Shoah. Ma crainte, constante, avait été de ne pas être à la hauteur d'un sujet sur lequel règne cette malédiction d'être « indicible ». Je récusé de toutes mes forces cette qualification d' « indicibilité », de « sacralisation » de la Shoah, au point qu'il serait presque blasphématoire de s'en emparer par les moyens de la fiction : le génocide des Juifs et des Tziganes a été commis par des êtres humains sur des êtres humains, et, de ce simple fait, il peut et doit être raconté avec les mots des humains, aussi difficile que cela puisse être.

Le seul frein qui m'avait longtemps retenu d'écrire ce roman sur la Shoah a été un problème de « légitimité ». Non pas la légitimité intrinsèque de l'écrivain : j'affirme qu'un écrivain a le droit de s'emparer de n'importe quel sujet, nous faisons tous partie de la même communauté des Homo sapiens et n'importe quel malheur touchant une partie de cette communauté nous concerne ou devrait tous nous concerner. Je parle ici plutôt d'une légitimité vis-à-vis de moi-même : qu'apporterais-je de nouveau, moi Africain, à une histoire qui s'était produite loin de mon continent d'origine, qui n'avait a priori aucune relation avec celle de l'Afrique. Le dé clic a été la lecture d'une biographie d'un des dirigeants les plus importants du système nazi, Hermann Göring. Au détour d'une phrase, j'y ai appris que son père, Heinrich Göring, avait été gouverneur de la German South West Africa, autrement dit : l'Afrique du Sud-Ouest Germanique (actuellement la Namibie). Intrigué, j'ai commencé à étudier l'histoire de cette colonie allemande, dont je ne soupçonnais même pas l'existence auparavant. J'ai découvert peu à peu l'ampleur des massacres commis par les soldats du Deuxième Reich pendant leur occupation, qui culmineront en 1905 avec le génocide des Hereros et des Namas. 80% des Hereros y perdront la vie dans des conditions épouvantables, suivis, peu de temps après, par 50% des Namas. Ma stupéfaction initiale vient de ce que je n'avais jamais entendu évoquer précédemment ce génocide inaugural du 20ème siècle. J'ai vérifié autour de moi, j'ai posé la question à nombre d'écrivains, africains et européens : partout la même extraordinaire ignorance de ce qui n'aurait jamais dû être ignoré. On pouvait donc avoir commis le premier génocide du siècle dernier et le faire disparaître du menu de la mémoire commune !

Des recherches plus attentives m'ont alors permis de comprendre que le génocide perpétré dans la GSWA avait été, en quelque sorte, un « brouillon » artisanal de que l'Allemagne nazi mettrait en œuvre, moins de quarante ans plus tard, de manière monstrueusement industrielle, contre les Juifs et les Tziganes : mêmes obsessions raciales, premières expériences à visées pseudo génétiques, personnages ayant fait leurs premières armes dans la colonie et qui se retrouveront en dirigeants de premier plan dans le système hitlérien, même meurtrière philosophie pénitentiaire avec des camps de concentration (oui, c'était bien leur dénomination officielle !) où les prisonniers affamés et obligés de porter des

plaques de cuivre numérotées autour du cou, se voyaient exploités comme main d'œuvre servile jusqu'à leur mort par exténuation...

Et, pour finir, en miroir à la décision de mettre en branle la « Solution finale » contre les Juifs prise par les Nazis à la conférence de Wannsee, le *Vernichtungsbefehl* du général von Trotha ordonnant, au nom du Kaiser Wilhelm, que « Chaque Herero trouvé à l'intérieur des frontières allemandes, armé ou non, en possession ou non de bétail, sera tué »...

À ce moment, j'ai su que je tenais là ma légitimité personnelle en tant qu'écrivain « arabe » et, plus généralement « africain » : la Shoah nous concerne aussi, nous autres Africains, et de manière presque directe, parce qu'elle a, en quelque sorte, « un peu » commencé en Namibie.

Signalons que ce n'est qu'en juillet de l'année dernière que l'Allemagne a reconnu le génocide des Hereros et des Namas.

Je voudrais terminer par quelques réflexions sur le métier de romancier. Je crois que le roman correspond, au fond, à une expérience presque scientifique : on prend un certain nombre de personnages auxquels on impose des contraintes de différentes sortes, on les plonge dans des conditions extérieures ne dépendant pas d'eux (le pays, les événements historiques, les conditions sociales et politiques, les croyances religieuses) et l'on observe comment chacune de ces créatures virtuelles, munie de son lot de déterminisme et de libre arbitre, va se débrouiller pour mener à bien sa barque. Ma description est évidemment caricaturale, mais l'important est que le romancier possède, au départ, une liberté de choix s'apparentant à celle du scientifique qui hésite entre plusieurs hypothèses, envisage plusieurs expériences pour les tester, et qui se doit, à chaque étape, de rapporter impartialement les résultats de son travail.

À mon avis, un bon romancier (ou, en tout cas, le genre de romancier que j'aime) a l'obligation d'une certaine neutralité envers ses personnages. Même s'il lui arrive d'éprouver de l'affection pour ses personnages de papier, il ne doit pas oublier de garder également un regard presque cruel de lucidité dans la description de leurs comportements et de leurs motivations profondes.

Un être humain n'est pas façonné uniquement par les mâchoires cannibales de l'Histoire avec un grand H et leur insatiable appétit de sang humain. Un homme ou une femme peuvent aussi décider de vivre leurs petites destinées à côté de cette dévoreuse de destins humains, faire semblant de l'ignorer ou, plus exactement, de souhaiter de toutes leurs forces que cette dernière les ignore. Ils peuvent vouloir aimer, haïr, jalouser, faire preuve de bonté ou de mesquines et ordinaires ambitions alors que de grands et épouvantables événements projettent leurs ombres mortelles sur eux.

Ce que j'essaie de montrer dans mes romans, c'est cette bataille entre le déterminisme terrifiant de certains moments historiques et la liberté, chèrement payée parfois, que possède malgré tout l'être humain de ne pas être totalement défini par eux. Mes personnages ne sont

jamais des héros, mais des êtres ordinaires révélés à eux-mêmes et aux autres par des conditions extraordinaires.

La vie est une expérience terrible : nous naissons pour mourir et nous le savons. Cette seule réalité fait de tout être humain un philosophe tragique : vous regardez une personne que vous aimez, une femme, un homme, des enfants et vous savez en toute certitude qu'ils vont mourir, que vous allez mourir ! Cela est insupportable et transforme toute existence humaine en un roman indépassable : aucune œuvre littéraire n'atteindra jamais la grandeur cruelle d'une vie humaine ; à peine commençons-nous à comprendre la vie qui nous est donnée que nous la perdons. D'une certaine manière, une vie n'est qu'une longue agonie : le premier cri d'un bébé est celui-là même qui déclenche le compte à rebours qui le mènera à la tombe.

Toute écriture est, en ce sens, une œuvre philosophique : tout rire, tout bonheur, toute exaltation créés par un roman ou un poème sont certes des victoires contre la mort, mais des victoires tout à fait provisoires, tout à fait dérisoires contre le seul vainqueur à être toujours présent seul sur le podium final : la mort. Mais la grandeur de l'être humain, seul animal doté de la connaissance de sa finitude sur terre, est justement d'accumuler ces victoires provisoires dans tous les domaines, le domaine de l'art et de la science en particulier, et de les transmettre à ses congénères, qu'ils soient actuels ou, surtout, futurs, transformant ainsi son minuscule présent éphémère en une sorte d'immortalité itérative, transmise par une longue chaîne remontant à l'apparition de notre espèce.

Au fond, la littérature n'a de justification que parce que nous mourons. Enlevez la mort et la littérature devient inutile, sinon ridicule.

Un écrivain s'octroie le droit d'écrire ce qu'il désire, là où il le désire, à charge pour lui d'assumer l'honneur ou le déshonneur de ses écrits. Être écrivain ne donne pas, par ailleurs, la certitude d'avoir raison. Ne pas l'être, également.

Je continuerai donc à faire apparaître des mots sur mon écran jusqu'à ce que la mort, un bon matin ou un mauvais soir, ne me tape sur l'épaule en me soufflant : « Allez, fiston, ton tour de piste est terminé... »

Un écrivain algérien, Mouloud Mammeri, a écrit un jour : « Ceux qui, pour quitter la scène, attendent toujours d'avoir récité la dernière réplique à mon avis se trompent : il n'y a jamais de dernière réplique – ou alors, chaque réplique est la dernière, on peut arrêter la noria à peu près à n'importe quel godet, le bal à n'importe quelle figure de la danse... »

Anouar Benmalek (2016)

De la Shoah au génocide des Héréros, en

Par Anouar Benmalek

Ecrivain



Parce qu'il y a un écrivain d'une part, parce qu'il y a un lecteur d'autre part, la littérature est, par définition même, une tentative de dialogue, vaine plus souvent qu'à son tour, désespérée parfois. Elle est dialogue avec nous-mêmes bien sûr ; avec également ceux que nous concevons comme les « autres » ; et, en combinant les deux, avec ces « autres nous-mêmes » que nous faisons mine d'ignorer, comme c'est le cas dans le monde arabe, ces identités diverses pourtant elles aussi composantes essentielles de notre être au monde, mais dissimulées, mais réduites au silence, mais engagées par la force du « nous-mêmes » officiel. Dans mon propos sur l'enchaînement d'événements « para-littéraires » m'ayant conduit à l'écriture de *Fils du Shéol*, des mots reviendront à plusieurs reprises : arabe, écrivain, censure, terrorisme, Shoah, génocide, Namibie, Héréros... Commençons par le mot « arabe », si chargé politiquement à présent qu'il équivaut presque à une insulte dans la bouche de certains. Décrivons, par quelques exemples personnels, ce que peut signifier parfois le fait d'être ce qu'on appelle un « écrivain arabe » ou, plus exactement, un écrivain issu d'un monde en réalité protéiforme, mais qu'une certaine pensée simpliste caricature violemment en le réduisant à une seule « ethnie », à une seule « langue », à une seule « religion ». Or, quoi de plus profondément divers que cette région de la planète qui va de l'océan Atlantique à l'océan Indien et autres mers et golfes chauds (dans tous les sens du terme : climatique et politique) ? Prenez les religions, par exemple, qui sont parfois si exclusives qu'elles servent de définition à des « ethnies ». Vous avez certes l'islam, religion de la majeure partie des habitants de ce monde, mais déjà lui-même divisé en versions chiïtes (avec deux sous-catégories : septuagintaïn et duodécimaïn) et sunnites (avec ses quatre grandes interprétations juridiques). Le mot « divisé » est ici un euphémisme tant les différences culturelles et culturelles sont importantes entre ces deux visions de l'islam et se traduisent, dans les moments de tension politique, par des confrontations militaires meurtrières. Mais les religions, dans le monde prétendument unifié rigide par l'islam, ne se limitent pas, loin de là, à cet islam. Tout le monde a en tête, bien sûr, les Coptes d'Égypte ou les Juifs de Tunisie, du Maroc et d'autres pays de la région. Avec un peu d'effort, on peut se souvenir des Druzes qui croient en la réincarnation et dont la religion, complexe, inclut même des éléments pythagoriciens. Mais qui sait qu'en Irak, particulièrement le long des cours inférieurs du Tigre et de l'Euphrate et près du Chatt-el-Arab, se trouvent

encore des croyants d'une des plus anciennes et mystérieuses religions du monde, celle des Mandéens qui croient à un ciel appelé Monde de Lumière, professent l'existence d'un esprit du mal, féminin, appelé Ruha et assurent que les bébés morts avant d'être baptisés dans l'eau seront portés pour l'éternité par des arbres portant des fruits ressemblant aux seins de leurs mères ? Qui avait entendu parler des Yézidis du mont Sinjar avant les massacres génocidaires commis contre eux par les bourreaux de Daech ? Pour eux, un Dieu unique a créé le monde, mais n'en est pas le conservateur, cette tâche ayant été déléguée aux sept anges dont le plus important, Malek Taous, l'ange-Paon, est à la fois une émanation et un serviteur du Tout-Puissant. Un dernier exemple est celui, à peine croyable, des Samaritains — oui, ceux de la Bible ! Ils appartiennent à l'une des populations les plus petites du monde (environ 700 individus, partagés à parts égales entre la Cisjordanie et Israël), mais dotée d'une des plus anciennes histoires écrites attestées : bien que leur religion soit fondée sur le Pentateuque, ils ne se donnent pas le nom de Juifs, mais celui d'Hébreux, vénèrent le Mont Gerizim à la place du Mont Sinaï et considèrent le Temple Juif de Jérusalem comme une innovation impie du roi David ! Remarquons que je me contente de ne parler que du monde dit arabo-musulman. Je ne citerai

L'unicité tant vantée des croyances et de la langue de ce monde arabo-musulman n'est donc qu'un mythe ou plutôt un fantasme bien utile pour les pouvoirs de toutes obédiences qui voudraient imposer un même moule de pensée politico-religieux à des centaines de millions de personnes !

pas, pour aller plus vite, les religions autres que musulmanes de l'Iran puisque celui-ci n'est pas arabe (contrairement à ce que beaucoup croient). Il faudrait alors citer, entre autres cultes, les Zoroastriens dont il reste moins d'une centaine de familles en Iran, sur un total de cent mille croyants de par le monde... La même diversité, peut-être plus importante encore, existe pour les langues. Allez dire à un Kurde de Syrie, un Berbère d'Algérie ou du Maroc, un Arménien d'Irak, un Turcophone de Syrie, que leur langue nationale est l'arabe ! Pire, même en ce qui concerne l'arabe, il faut distinguer l'arabe dit classique (celui, disons, des journaux) et ses versions dialectales qui sont si différentes parfois que deux locuteurs situés chacun aux

extrémités de ce monde arabe auront beaucoup de mal à se comprendre s'ils ne s'expriment que dans les versions dialectales propres à leurs pays. L'unicité tant vantée des croyances et de la langue de ce monde arabo-musulman n'est donc qu'un mythe ou plutôt un fantasme bien utile pour les pouvoirs de toutes obédiences qui voudraient imposer un même moule de pensée politico-religieux à des centaines de millions de personnes ! Mais cette situation de diversité de facto n'est-elle pas, en réalité, une situation tout à fait normale et prévisible si l'on considère l'immensité de la région dont nous discutons ? Imaginerait-on, en effet, une langue unique utilisée par tous les Européens, fussent-ils espagnols, suédois ou allemands ? Mais il y a un domaine où, malgré tout, cette unicité existe : c'est celle de la façon dont les différents régimes politiques traitent leurs populations respectives. Tous les types de régimes existent dans cette partie du monde : monarchies, républiques, émirats, mélanges audacieux et incestueux des systèmes précédents, tels que les républiques monarchiques de facto. Ajoutons, pour l'exotisme, le cas algérien où le devant officiel de la scène politique est occupé par un Président le plus souvent en salle de soins intensifs, tandis qu'un cabinet noir exerce la réalité du pouvoir... Cette diversité de façade des pouvoirs n'empêche pas que tous ces pays (tous !) agissent semblablement avec leurs peuples : mépris, répression, censure des médias, intolérance extrême, militarisation de la société, répression policière, prédation des biens publics, corruption à tous les niveaux, élections truquées (quand il y en a), etc. Reconnaissons cependant que certains pays arabes réussissent mieux que d'autres dans l'art de faire oublier leurs turpitudes : l'Arabie Saoudite (un Daech qui a réussi) et le Qatar (un Etat coffre-fort corrompu et fournisseur de moyens financiers aux groupes islamistes radicaux) ont plus d'alliés occidentaux que la Syrie du dictateur Bachar El Assad, fils de son père, le maître dictateur de fer et de sang, Hafez El Assad... Comment donc se débrouille un simple citoyen s'il prétend quand même faire œuvre d'écrivain dans ces conditions ? Eh bien, il aura d'abord à faire connaissance avec cette institution consubstantielle de toutes les dictatures et sociétés arabes, la censure, qu'elle soit d'ordre politique, religieux ou social. La liberté de l'écrivain et de l'artiste en général y reste tributaire d'un axiome que les pouvoirs politico-religieux résumant ainsi : « Je ne suis disposé à t'accorder la liberté d'expression que si tu prends l'engagement, sous peine des conséquences les plus redoutables, d'être toujours d'accord avec moi ! »

Mon premier exemple est presque amusant quand j'y repense. Je revenais de Kiev (Ukraine) où j'avais soutenu une thèse de doctorat en mathématiques et j'avais réussi rapidement à publier en Algérie un

premier roman, *Ludmila*, chez une maison d'édition gouvernementale, roman qui racontait les tribulations d'un étudiant étranger portant un regard critique sur la société soviétique. L'URSS existait encore et était dirigée par un certain Gorbatchev. Quelques jours après sa parution en Algérie, le livre était retiré de toutes les librairies du pays, à la suite de fortes pressions de l'ambassade d'URSS à Alger. Le propre directeur de la maison d'édition gouvernementale qui m'avait publié s'est cru obligé d'écrire ensuite dans la presse algérienne un article de repentance (à la chinoise) m'accusant d'avoir écrit un livre qui portait atteinte, selon ses propres mots, aux « intérêts diplomatiques suprêmes de l'Algérie » ! Vous imaginez : moi, simple étudiant

Au début du XVII^e siècle, la Couronne d'Espagne décidera d'expulser tous les descendants de Morisques : ce sera la première déportation d'Etat de l'histoire moderne.

à l'époque... N'oubliez pas que c'est sa propre maison qui l'avait édité ! Un diplomate qui était en poste à Moscou à l'époque de la publication du roman à Alger m'a expliqué récemment que le gouvernement soviétique, partant de l'idée « raisonnable » que la liberté d'édition n'existait pas en Algérie et que, par conséquent, toute publication étatique ne pouvait y exister qu'avec l'aval des autorités algériennes, en avait déduit que mon roman était en réalité le signal inquiétant d'un imminent éloignement de l'Algérie de ses alliances géostratégiques traditionnelles... Ma deuxième grande surprise en matière de censure a été la censure « socio-islamiste ». Ce n'est pas vraiment l'adjectif qu'il convient, mais je le garderai faute de mieux. J'avais publié en France un roman sur les Morisques d'Espagne, ces musulmans forcés de se convertir à la religion catholique après la chute de Grenade en 1492. Comme les Marranes, la plupart des Morisques continueront de croire à leur ancienne foi dans le secret de leurs cœurs, malgré le risque d'être brûlés vifs si l'Inquisition le découvrait. Au début du XVII^e siècle, la couronne d'Espagne décidera d'expulser tous les descendants de Morisques : ce sera la première déportation d'Etat de l'histoire moderne. Le but de mon livre était, entre autres, de rendre hommage à la tragédie de ces Morisques ou-

bliés par l'Histoire, encore trop musulmans pour les Chrétiens d'Espagne, encore trop chrétiens pour les Musulmans d'Afrique du Nord qui, souvent, les accueillirent mal après leur déportation. Les ennus de ce livre en Algérie commencèrent avec les employés de la maison d'édition locale qui devait publier la version algérienne d'*O Maria* : ceux-ci menacèrent de démissionner en bloc si leur maison d'édition honorait le contrat signé et maintenait la publication de mon livre. Puis, certains employés encore plus zélés envoyèrent le fichier du roman à la presse en soulignant ce qui leur apparaissait comme blasphématoire... Cette époque de ma vie qui a suivi la publication d'*O Maria* a été très difficile à vivre. Après une campagne de dénominations haineuses de mon livre en Algérie, reprise comme une traînée de poudre partout dans le monde arabe par des journalistes n'ayant pas une ligne de mon livre (et pour cause, celui-ci n'ayant pas été traduit en arabe), une condamnation à mort avait été lancée à mon encontre par un groupe terroriste. Sur les conseils des services de sécurité français, ma famille et moi avons dû quitter le domicile familial (notons au passage qu'il a fallu expliquer à mon jeune fils pourquoi nous quittons la maison : des problèmes de plomberie, ce qui l'avait ravi puisque cela voulait dire ne plus aller à l'école pendant quelques jours...). Ah, vous vous retrouvez bien seuls en pareille circonstance... comme tant d'autres intellectuels à travers le monde arabe. Mais bon, tout cela est d'une terrible et féroce banalité dans cette région du monde dominée par l'idéologie et la peur des fanatismes de tout poil : vous pouvez être condamné à mille coups de fouet pour avoir osé émettre une opinion modérée sur l'égalité des religions ; vous pouvez être décapité sur la place publique, au choix, par un Etat membre de l'ONU parce que vous êtes un opposant politique, ou par un groupe terroriste parce que vous dirigez un département d'antiquités romaines ; vous pouvez être fusillé parce que vous n'avez pas répondu correctement à une banale question de théologie à un barrage routier ; vous pouvez être égorgés en groupe parce que vous appartenez à une autre religion ; vous pouvez être vendue comme esclave enfant à des combattants qui prendront d'abord la précaution de prier dévotement avant de vous violer, etc. Tout cela sans provoquer d'indignations massives, sans que des foules scandalisées ne sortent dans les rues de toutes les villes arabes pour clamer : pas en notre nom ! Alors, pour les écrivains de cette région, il ne reste plus qu'une seule issue honorable : celle de s'obstiner à écrire puisque tout leur serait dorénavant interdit. Mais signalons au passage qu'il y a aussi, pour moi et pour beaucoup d'autres personnes issues de cette région du monde qui va de l'Atlantique au Golfe persique, des raisons d'espérer importantes dans ce monde d'obscurité.



passant par Daech, l'Arabie Saoudite et l'Algérie

N'oublions pas, et ce n'est pas contradictoire avec ce que j'ai déjà dit, n'oublions jamais ces multitudes d'individus dans ce monde arabe qui persistent, au prix de leurs vies, à résister courageusement à l'oppression tant des régimes corrompus que des milices terroristes, alors que tout devrait les inciter à l'abandon et au désespoir le plus absolu. Nous devons lire les poètes et les romanciers libres de ce monde arabe qui risquent littéralement leurs vies pour un mot de travers. Nous ne soutenons pas assez ces écrivains, ces journalistes ou ces blogueurs condamnés au fouet et à de longues années de prison par des régimes théocratiques. Nous restons trop souvent muets face à la puissance de l'argent du Golfe, Arabie Saoudite en tête, et de sa propagande intégriste. Qu'on ne se méprenne pas sur mes propos : je parle du monde arabe avec colère parce que j'aime passionnément ce monde, celui de mon père et de ma mère et des années les plus importantes de ma vie, celles qui vous forment au plus profond de vous-même. Une tristesse infinie me prend quand je réalise l'état de destruction, de chaos et de haine du monde arabe actuel. L'Irak, diverse dans ses croyances et ses cultures, héritière de la brillante civilisation des Abbassides, a peut-être fini d'exister. Entre terrorisme abject et cruelle dictature, la grande Syrie avec ses centaines de milliers de morts est en voie de balkanisation définitive. Que dire alors du petit Yémen, écrasé par l'affrontement entre les armées d'une coalition brutalement menée par l'Arabie Saoudite et des Houthis au service de l'Iran ? L'intolérance absolue introduite par les mouvements terroristes à vision messianique du type de Daech tente d'ensauvager de manière uniforme une région dont la caractéristique capitale (et souvent dissimulée) a été d'abord, comme j'ai essayé de le montrer, la pluralité culturelle, langagière, ethnique et religieuse. Venons maintenant à ce qui fait l'objet du cœur de ce texte : *Fils du Shéol*. La presse occidentale et arabe a dit de cet ouvrage que c'était le premier roman «arabe» sur la Shoah, en omettant systématiquement (cela est significatif aussi d'un certain racisme inconscient) de noter que *Fils du Shéol* se veut aussi le premier ouvrage de fiction (et pas seulement au niveau du monde arabe) à traiter d'un autre génocide, totalement méconnu, celui des Héréros. J'ai toujours été passionné par ce type de littérature décrivant la confrontation terrible, parfois mortelle, toujours révélatrice, qui met aux prises des personnages «ordinaires» avec la grande broyeuse de l'Histoire. Dans mes romans, j'ai débuté évidemment par ce que je connaissais le mieux, l'Algérie, sa guerre d'indépendance, le vol de la démocratie par le pouvoir militaire, suivi par la terreur islamiste et ses deux cent mille morts ; puis, de fil en aiguille, le Moyen-Orient avec ses intermi-

nables et désespérants conflits, l'Andalousie et la déportation des Morisques. Je suis même allé en Tasmanie pour évoquer le génocide «réussi» des Aborigènes de cette île australienne à la fin du XIX^e siècle. Dans mes romans, je me rends compte au fond que j'ai essayé sans relâche, plus ou moins consciemment, de répondre à l'interrogation qui nous taraude tous à certains moments : «Qu'aurais-je fait si... ? Que ferais-je si... ?» Qu'aurais-je fait, par exemple, si j'avais été torturé pendant la guerre d'Algérie par l'armée française dans les années cinquante... ou par l'armée algérienne dans les années quatre-vingts ? Qu'aurais-je fait

Le seul frein qui m'avait longtemps retenu d'écrire ce roman sur la Shoah a été un problème de «légitimité». Non pas la légitimité intrinsèque de l'écrivain...

si j'étais tombé entre les mains d'un groupe terroriste algérien ? Qu'aurais-je fait si j'avais été le dernier Aborigène de Tasmanie à la suite des massacres perpétrés par les colons anglo-saxons, etc. ? A chacune de ces interrogations, j'ai tenté de répondre par un roman. La question qui allait mener à *Fils du Shéol* s'est finalement imposée à moi avec une telle force que j'ai décidé de tenter d'y répondre, dans la mesure de mes moyens, et au moins partiellement : «Qu'aurais-je fait si j'avais été un Allemand juif, pris, ainsi que toute ma famille, dans les mâchoires de l'appareil nazi, en route vers les chambres à gaz ou, pire, destiné à devenir un esclave membre des *Sonderkommandos*, condamné à enfourner ses propres coreligionnaires dans les fours crématoires, avant d'y être précipité à son tour ?» J'avais déjà lu et vu un nombre important de livres et de films sur la Shoah, j'en ai encore lu et vu des dizaines au cours de l'écriture de ce livre pour finalement m'en tenir à une unique ligne de conduite : raconter le seul point de vue d'une famille «ordinaire» de Juifs berlinois, ni plus ni moins héroïques que d'autres et n'ayant pas plus d'informations sur la suite des événements que n'importe quel citoyen banal du Troisième Reich. Des appréhensions, j'en ai eu mon lot, bien sûr, mais ce n'était pas parce que j'étais probablement le premier «Arabe» ou plutôt «Arabo-Berber» à consacrer un ouvrage de fiction à la Shoah. Ma crainte, constante, avait été de ne pas

être à la hauteur d'un sujet sur lequel règne cette malédiction d'être «indicible». Je récusé de porter des forces cette qualification d'«indicibilité», de «sacralisation» de la Shoah, au point qu'il serait presque blasphématoire de s'en emparer par les moyens de la fiction : le génocide des Juifs et des Tziganes a été commis par des êtres humains sur des êtres humains, et de ce simple fait, il peut et doit être raconté avec les mots des humains, aussi difficile que cela puisse être. Le seul frein qui m'avait longtemps retenu d'écrire ce roman sur la Shoah a été un problème de «légitimité». Non pas la légitimité intrinsèque de l'écrivain : j'affirme qu'un écrivain a le droit de s'emparer de n'importe quel sujet, nous faisons tous partie de la même communauté des Homo sapiens et n'importe quel malheur touchant une partie de cette communauté nous concerne ou devrait tout nous concerner. Je parle ici plutôt d'une légitimité vis-à-vis de moi-même : qu'apporterais-je de nouveau, moi Africain, à une histoire qui s'était produite loin de mon continent d'origine, qui n'avait a priori aucune relation avec celle de l'Afrique. Le déclin a été la lecture d'une biographie d'un des dirigeants les plus importants du système nazi, Hermann Göring. Au détour d'une phrase, j'y ai appris que son père, Heinrich Göring, avait été gouverneur de la German South West Africa, autrement dit : l'Afrique du Sud-Ouest Germanique (actuellement la Namibie). Intrigué, j'ai commencé à étudier l'histoire de cette colonie allemande, dont je ne soupçonnais même pas l'existence auparavant. J'ai découvert peu à peu l'ampleur des massacres commis par les soldats du Deuxième Reich pendant leur occupation, qui culminèrent en 1905 avec le génocide des Héréros et des Namas.

80% des Héréros y perdront la vie dans des conditions épouvantables, suivis, peu de temps après, par 50% des Namas. Ma stupéfaction initiale vient de ce que je n'avais jamais entendu évoquer précédemment ce génocide inaugural du XX^e siècle. J'ai vérifié autour de moi, j'ai posé la question à nombre d'écrivains, africains et européens : partout la même extraordinaire ignorance de ce qui n'aurait jamais dû être ignoré. On pouvait donc avoir commis le premier génocide du siècle dernier et le faire disparaître du menu de la mémoire commune ! Des recherches plus attentives m'ont alors permis de comprendre que le génocide perpétré dans la GSWA avait été, en quelque sorte, un «brouillon» artisanal de ce que l'Allemagne nazie mettrait en œuvre, moins de quarante ans plus tard, de manière monstrueusement industrielle, contre les Juifs et les Tziganes : mêmes obsessions raciales, premières expériences à visées pseudo génétiques, personnages ayant fait leurs premières armes dans la colonie et qui se retrouveront en dirigeants de premier plan dans le système hitlérien, même meurtrière philosophie pénitentiaire avec des camps de

concentration (oui, c'était bien leur dénomination officielle !) où les prisonniers affamés et obligés de porter des plaques de cuivre numérotées autour du cou, se voyaient exploités comme main-d'œuvre servile jusqu'à leur mort par exténuation... Et, pour finir, en miroir à la décision de mettre en branle la «Solution finale» contre les Juifs prise par les nazis à la conférence de Wannsee, le Vernichtungsbefehl du général von Trotha ordonnant, au nom du Kaiser Wilhelm, que «chaque Herero trouvé à l'intérieur des frontières allemandes, armé ou non, en possession ou non de bétail, sera tué...». A ce moment, j'ai su que je tenais là ma légitimité personnelle en tant qu'écrivain «arabe» et, plus généralement «africain» : la Shoah nous concerne aussi, nous autres Africains, et de manière presque directe, parce qu'elle a, en quelque sorte, «un peu» commencé en Namibie. Signalons que ce n'est qu'en juillet de l'année dernière que l'Allemagne a reconnu le génocide des Héréros et des Namas. Je voudrais terminer par quelques réflexions sur le métier de romancier. Je crois que le roman correspond, au fond, à une expérience presque scientifique : on prend un certain nombre de personnages auxquels on impose des contraintes de différentes sortes, on les plonge dans des conditions extérieures ne dépendant pas d'eux (le pays, les événements historiques, les conditions sociales et politiques, les croyances religieuses) et l'on observe comment chacune de ces créatures virtuelles, munie de son lot de déterminisme et de libre arbitre, va se débrouiller pour mener à bien sa barque.

Ma description est évidemment caricaturale, mais l'important est que le romancier possède, au départ, une liberté de choix s'apparentant à celle du scientifique qui hésite entre plusieurs hypothèses, envisage plusieurs expériences pour les tester, et qui se doit, à chaque étape, de rapporter impartialement les résultats de son travail. A mon avis, un bon romancier (ou, en tout cas, le genre de romancier que j'aime) a l'obligation d'une certaine neutralité envers ses personnages. Même s'il lui arrive d'éprouver de l'affection pour ses personnages de papier, il ne doit pas oublier de garder également un regard presque cruel de lucidité dans la description de leurs comportements et de leurs motivations profondes. Un être humain n'est pas façonné uniquement par les mâchoires cannibales de l'Histoire avec un grand H et leur insatiable appétit de sang humain. Un homme ou une femme peuvent aussi décider de vivre leurs petites destinées à côté de cette dévoreuse de destins humains, faire semblant de l'ignorer ou, plus exactement, de souhaiter de toutes leurs forces que cette dernière les ignore. Ils peuvent vouloir aimer, haïr, jalouser, faire preuve de bonté ou de mesquines et ordinaires ambitions alors que de grands et épouvantables événements projettent leurs ombres mortelles sur eux. Ce que j'essaie de mon-

trer dans mes romans, c'est cette bataille entre le déterminisme terrifiant de certains moments historiques et la liberté, chèrement payée parfois, que possède malgré tout l'être humain de ne pas être totalement défini par eux. Mes personnages ne sont jamais des héros, mais des êtres ordinaires révélés à eux-mêmes et aux autres par des conditions extraordinaires. La vie est une expérience terrible : nous naissons pour mourir et nous le savons. Cette seule réalité fait de tout être humain un philosophe tragique : vous regardez de la personne que vous aimez, une femme, un homme, des enfants et vous savez en toute certitude qu'ils vont mourir, que vous allez mourir ! Cela est insupportable et transforme toute existence humaine en un roman indépassable : aucune œuvre littéraire n'atteindra jamais la grandeur cruelle d'une vie humaine ; à peine commençons-nous à comprendre la vie qui nous est donnée que nous la perdons. D'une certaine manière, une vie n'est qu'une longue agonie : le premier cri d'un bébé est celui-là même qui déclenche le compte à rebours qui le mènera à la tombe. Toute écriture est, en ce sens, une œuvre philosophique : tout rire, tout bonheur, toute exaltation créés par un roman ou un poème sont certes des victoires contre la mort, mais des victoires tout à fait provisoires, tout à fait dérisoires contre le seul vainqueur à être toujours présent seul sur le podium final : la mort. Mais la grandeur de l'être humain, seul animal doté de la connaissance de sa finitude sur terre, est justement d'accumuler ces victoires provisoires dans tous les domaines, le domaine de l'art et de la science en particulier, et de les transmettre à ses congénères, qu'ils soient actuels ou, surtout, futurs, transformant ainsi son minuscule présent éphémère en une sorte d'immortalité itérative, transmise par une longue chaîne remontant à l'apparition de notre espèce.

Au fond, la littérature n'a de justification que parce que nous mourons. Enlever la mort et la littérature devient inutile, sinon ridicule. Un écrivain s'octroie le droit d'écrire ce qu'il désire, là où il le désire, à charge pour lui d'assumer l'honneur ou le dés-honneur de ses écrits. Etre écrivain ne donne pas, par ailleurs, la certitude d'avoir raison. Ne pas l'être, également. Je continuerai donc à faire apparaître des mots sur mon écran jusqu'à ce que la mort, un bon matin ou un mauvais soir, ne me taise sur l'épaulé en me soufflant : «Allez, fiston, ton tour de piste est terminé...». Un écrivain algérien, Mouloud Mammeri, a écrit un jour : «Ceux qui, pour quitter la scène, attendent toujours d'avoir récité la dernière réplique à mon avis se trompent : il n'y a jamais de dernière réplique – ou alors, chaque réplique est la dernière, on peut arrêter la noria à peu près à n'importe quel godet, le bal à n'importe quelle figure de la danse...».

A. B.